

## Extraits de texte – Séance 4

UJAMAA », ou Fraternité, symbolise notre Socialisme. Il s'oppose au Capitalisme qui veut construire une société heureuse sur l'exploitation de l'homme par l'homme. Il s'oppose aussi au Socialisme doctrinaire qui cherche à bâtir sa société heureuse sur une philosophie de lutte inévitable entre les hommes. Nous autres, en Afrique, n'avons pas plus besoin d'être convertis au Socialisme que d'être initiés à la Démocratie. Tous deux sont enracinés dans notre passé, dans la Société traditionnelle dont nous sommes issus. Le Socialisme africain moderne tient de son héritage traditionnel la conception d'une société qui est le développement de l'unité familiale de base. Mais il ne peut limiter l'idée de la famille socialiste à la seule tribu ou même à la nation. Car un véritable Africain socialiste ne peut dire : « Ceux qui sont de ce côté de la frontière sont mes frères, et je n'ai rien à faire avec ceux qui sont de l'autre côté. » Tout homme de ce continent est son frère. C'est dans la lutte pour briser l'emprise du Colonialisme que nous avons appris qu'il fallait nous unir. Nous avons dû reconnaître que l'attitude d'esprit socialiste qui, à l'époque tribale, assurait la sécurité aux membres d'une famille étendue doit être maintenue dans la plus vaste société nationale. Mais ce n'est pas assez. Nous devons savoir que la famille à laquelle nous appartenons, au-delà de la tribu, de la communauté, de la Nation ou même du Continent, embrasse l'Humanité tout entière. C'est là la seule conclusion logique du véritable Socialisme.

Julius Nyerere, « Les fondements du socialisme africain » *Présence Africaine* XLVII, 3<sup>e</sup> trimestre 1963, p. 281.

1. Le socialisme, comme la démocratie, est une attitude de l'esprit. Dans une société socialiste, ce qui importe c'est cette attitude socialiste de l'esprit qui veille à ce que chacun se soucie du bien-être des autres, non l'adhésion rigide à une ligne politique définie une fois pour toutes. L'objet de cet article est d'examiner cette attitude, non de définir les institutions nécessaires à sa mise en œuvre dans une société moderne. Chez l'individu, comme dans les sociétés, c'est une attitude d'esprit qui distingue le socialiste du non-socialiste. Cette attitude est indépendante de la possession ou de la non-possession de la richesse. Certains misérables peuvent être potentiellement des capitalistes, des exploiters de leurs prochains. Un millionnaire peut également être un socialiste s'il considère sa richesse seulement comme le moyen de venir en aide à ses prochains. Mais celui qui emploie sa richesse dans un but de domination est un capitaliste. Et celui qui agirait ainsi s'il le pouvait en est également un.

J'ai dit qu'un millionnaire peut être un bon socialiste, mais un millionnaire socialiste est un phénomène. C'est qu'il y a presque contradiction entre les termes. L'existence des millionnaires dans une société humaine n'est pas une preuve de son opulence. Il peut s'en trouver aussi bien dans des pays très pauvres comme le Tanganyika, que dans de riches contrées comme les États-Unis. Car ce n'est pas la capacité de production, ni la richesse d'un pays, qui fait les millionnaires mais bien une répartition inégale de la production. La différence essentielle entre une société capitaliste et une société socialiste ne tient pas à des méthodes différentes de production mais à des systèmes différents de répartition des richesses. Il en résulte donc que si

un millionnaire peut être un bon socialiste, il a peu de chances d'être le produit d'une société socialiste. [...]

Les défenseurs du capitalisme proclament que la richesse du millionnaire est la juste récompense de sa capacité et de son esprit d'entreprise. Mais cette affirmation est contredite par les faits. La richesse d'un millionnaire dépend aussi peu de ses capacités et de son esprit d'entreprise que le pouvoir d'un monarque dépend de ses propres efforts, de son esprit d'initiative ou de son intelligence. Tous deux sont des profiteurs, des exploiters des capacités et de l'esprit d'entreprise des autres. Même dans le cas d'un millionnaire exceptionnellement intelligent et travailleur, la différence entre son intelligence, son esprit d'entreprise, sa capacité de travail et celle des autres membres de la société n'est pas telle qu'elle puisse justifier une si grande différence entre leurs revenus. Il y a quelque chose de pourri dans une société lorsqu'un seul homme, aussi intelligent et travailleur qu'il soit, peut jouir d'un revenu équivalent à celui d'un millier de ses concitoyens.

2. Acquérir dans un but de puissance et de prestige n'est pas socialiste. Dans une société basée sur le profit, la richesse tend à corrompre ceux qui la possèdent. Elle fait naître en eux le désir de vivre plus confortablement que leurs prochains, de s'habiller mieux et de les surpasser en toutes façons, Ils commencent à sentir la nécessité de se hisser le plus qu'ils peuvent au-dessus de leurs voisins. Le contraste évident entre leur propre confort et le relatif dénuement du reste de la société devient presque essentiel à leur bonheur. Il conduit à des rivalités personnelles qui sont anti-sociales.

Indépendamment des effets anti-sociaux de l'accumulation des richesses personnelles, le désir de cette accumulation est la preuve d'un manque de confiance dans le système social. Car, quand une société est organisée pour veiller au bien-être de ses membres, nul, pourvu qu'il soit disposé à travailler, n'a à se soucier de ce qui lui arrivera demain s'il n'amasse pas de richesse. La société veille sur lui, sur sa veuve et ses orphelins. La société africaine traditionnelle était parvenue à ce résultat. Riches et pauvres y étaient les uns et les autres en sûreté. Les catastrophes naturelles entraînaient certes la famine. Mais la famine existait pour tous, riches comme pauvres. Nul n'était privé de nourriture ou de dignité humaine par simple manque de richesse personnelle. Chacun pouvait compter sur la richesse de la communauté dont il était membre. C'était le socialisme. [...] Le socialisme ne peut être tourné vers le seul profit, car il y a contradiction entre ces deux termes. Le socialisme est, par essence, distributif. Son but est de veiller à ce que celui qui sème recueille une juste part de la récolte. [...]

3. Dans la société africaine traditionnelle tout le monde travaillait. Il n'y avait pas d'autres moyens d'existence pour la communauté. Même l'ancien, qui paraissait oisif et profitant du travail des autres, avait, en réalité, été un rude travailleur dans sa jeunesse. [...] Quand je dis que dans la société africaine traditionnelle chacun était un travailleur, je n'emploie pas ce mot par opposition au « patron », mais par opposition à l'« oisif » ; une des réalisations socialistes les plus notables de notre société était certes le sentiment de sécurité qu'elle donnait à ses membres et l'hospitalité universelle sur laquelle chacun pouvait compter. Mais on oublie trop souvent de nos jours que ce grand succès socialiste reposait sur le fait qu'à l'exception des enfants et des infirmes, chacun contribuait dans toute la mesure de ses possibilités à la production des biens communs. Le capitaliste, l'exploiteur était certes inconnu dans la société

africaine traditionnelle mais aussi cette autre forme de parasite moderne, l'oisif, qui considère qu'il a droit à l'hospitalité mais ne donne rien en retour. L'explication capitaliste était inconnue. L'oisiveté était une honte impensable. [...]

Il n'y a pas de socialisme sans travail. Une société qui ne donne pas à ses membres les moyens de travailler, ou qui n'assure pas au travailleur une part raisonnable des produits de ses efforts, doit être réformée. De même celui qui peut travailler et qui reçoit de la société les moyens de travailler et qui reste oisif, agit mal. Il ne doit rien attendre de la société parce qu'il n'y apporte nulle contribution. L'autre emploi du mot « travailleur » dans le sens précis de « salarié » opposé à « patron » est l'expression d'une attitude d'esprit capitaliste. Il fut introduit en Afrique avec le colonialisme et est totalement étranger à nos conceptions. Jadis, l'Africain n'avait jamais aspiré à la possession d'une richesse personnelle destinée à la domination de ses concitoyens. [...]

Dans notre société africaine traditionnelle nous sommes des individus au sein d'une communauté. Nous veillons au bien-être de la Communauté et celle-ci veille à notre bien-être. Nous n'avons ni l'intention ni la nécessité d'exploiter nos concitoyens. En rejetant l'attitude d'esprit capitaliste que le colonialisme a introduite en Afrique, nous devons aussi rejeter les méthodes capitalistes qui l'accompagnent. Une de celles-ci est la propriété individuelle des terres. Nous autres, en Afrique, avons toujours considéré que la terre appartenait à la communauté. Chacun dans notre société a le droit d'user de la terre car, sinon, il ne pourrait pourvoir à sa subsistance et on ne peut vivre sans moyens de subsistance. Mais le droit africain sur la terre était un simple droit d'usage. Il n'y en avait pas d'autres et on ne pensait pas à en réclamer. [...]

Le vrai socialiste ne doit pas exploiter ses prochains. Ainsi, si les membres d'un groupe quelconque de notre société prétendent, parce qu'ils contribuent plus que les autres à la formation du revenu national, s'emparer d'une part des profits de leur propre industrie plus grande que celle dont ils ont besoin, s'ils maintiennent ces prétentions en dépit du fait qu'elles signifient une réduction de la contribution du groupe au bien-être général et, partant, un abaissement de la proportion dont peut bénéficier l'ensemble de la Communauté, alors ce groupe exploite (ou tente d'exploiter) ses concitoyens et fait preuve d'une attitude d'esprit capitaliste. [...] La base et le but du Socialisme africain est la famille étendue. Le vrai socialiste africain ne considère pas les hommes d'une classe comme ses frères et ceux d'une autre classe comme ses ennemis naturels. Il ne fait pas alliance avec ses frères, pour exterminer les autres. Il considère tous les hommes comme ses frères, comme les membres de sa famille toujours en expansion.

Julius Nyerere, « Les fondements du socialisme africain » *Présence Africaine* XLVII, 3<sup>e</sup> trimestre 1963, p. 272-280